

pour un dictionnaire en six volumes, en lui observant qu'il l'engagerait définitivement s'il achevait ce travail à sa satisfaction. Comme Maeyz y réussit parfaitement, il put rester douze ans au service de Bruck. En 1782, il acquit la maîtrise et le droit de bourgeoisie à Luxembourg ; il fut inscrit au métier des marchands. Cette admission lui coûta 48 écus. Son premier atelier fut dans la rue de l'Eau ; après trois ans, il s'établit dans la Grand'rue où il demeurait encore le 1^{er} juin 1802, quand il acheva son journal.

Le 2 octobre 1776, il avait épousé Catherine THYL ; un fils et deux filles naquirent de ce mariage.

Naturellement il est fort regrettable que Maeyz devenu bourgeois de la capitale et sans aucun doute un artisan fort habile n'ait pas eu les loisirs ou le goût de continuer ses mémoires. A la fin de son récit, il établit une liste des villes qu'il avait traversées pendant ses voyages ; il en résulte que pendant son séjour à Notre-Dame-des-Ermites, il alla aussi à Lorette par Lucerne, Bellinzona, Lugano, Milan, Modène et Ancone. Dans le journal même, Maeyz ne fait aucune mention de ce voyage, peut-être parce qu'il ne travailla en route chez aucun patron ; comme il était très religieux, son séjour à Notre-Dame-des-Ermites lui avait inspiré probablement le désir de voir aussi cet autre sanctuaire de réputation mondiale.

Luxembourgeois d'origine, né en Alsace, retourné au pays de ses ancêtres après des pérégrinations à travers une grande partie de l'Europe, Jean-Pierre Maeyz a laissé dans ses mémoires un monument certainement modeste, mais non dépourvu d'intérêt pour un historien qui s'intéresse à l'histoire des classes ouvrières ; inutile de dire que son manuscrit n'était pas destiné à être publié, mais son auteur le considérait comme un de ces « livres de raison » dont l'étude offre souvent à côté de charmants tableautins de la vie d'autrefois de précieuses données pour l'histoire de la vie familiale et des mœurs du bon vieux temps. Sans doute il existe des journaux de voyage d'artisans contemporains de Maeyz qui sont plus étendus, plus riches en renseignements intéressants et mieux rédigés que celui du relieur de la Grand'Rue de Luxembourg ; toutefois l'importance de celui-ci n'est pas à dédaigner, puisqu'il est dans une certaine mesure un commentaire utile en marge des chapitres que nos manuels d'histoire consacrent aux métiers d'autrefois. Il est une source assez riche pour l'histoire culturelle de l'époque où les Treize Maîtres des métiers de la ville de Luxembourg prétendaient être les vrais représentants de la bourgeoisie en face du magistrat. Quoique peu instruit, Maeyz avait un certain talent d'observateur et de narrateur qui, s'il avait le caractère tant soit peu sociable, devait le rendre sympathique à ses concitoyens.

A l'exemple de Pierre-Alexandre-Cyprien Merjai dont il diffère beaucoup sous d'autres rapports, il s'accommodait très mal du régime français auquel il reprochait surtout sa politique antireligieuse. Il était particulièrement fâché quand le curé J.-B. KAUFFER de l'église St-Nico-